

HABITER, IN-HABITER JOSEPH NASR

« Le temps de la maison est passé »¹.

De la maison creusée dans le sol, jusqu'au logement comme forme historiquement tardive de l'habitation, le mode d'existence fondamental de l'homme sur la terre est celui de demeurer sous un toit d'une façon à se positionner devant l'existence, de vivre, d'habiter en relation et en attachement avec des lieux qui s'ouvrent à l'accueil du nouveau.

C'est là que sont les ressources

Symbole d'immutabilité et de permanence, la maison renvoie au familier, à un accueil humain où il y a possibilité de se blottir dans une intimité propre. Habiter c'est d'abord être là d'une certaine manière pendant un certain temps. Dans l'extension du corps maternel, l'homme a appris à séjourner sur terre. Depuis sa maison natale jusqu'à sa dernière demeure, se révèle l'identité ontologique de son corps porteur de traces, d'intimité et d'habitude. Sa maison comme abri devient ce corps de songes enveloppant, qui vient multiplier l'enveloppe maternelle et ne cesse de la développer, l'étendre et la déployer. D'une part, la maison annonce le commencement, le sol où les racines peuvent prendre naissance et proliférer, le toit sous lequel l'humanité peut s'établir et se protéger, le refuge où se régénèrent les êtres, ce nid précaire de la condition de recueillement où l'acte de blottir se réalise dans un possible habiter phénoménologique et d'autre part la maison prépare à une inévitable fuite hors de soi où l'habiter devient aussi un désir de sortir de l'abri.

Loin de ses racines

Dans cette conception, la séparation devient demeure et habitation, elle n'invite pas à désirer le séjour propre mais à imaginer un être jeté au dehors, hors de l'être de la maison, exposé au déracinement. Là, le familier devient indésirable et l'habiter un déchirement douloureux d'où l'impossible habiter et l'impossible retour. La maison devient dès lors le lieu où se produit la séparation, et l'étrangeté quant à elle va résider au sein de ce familier. Levinas affirme que la familiarité elle-même est séparation², l'être devient étranger et posé dans un rapport de séparation.

¹ Theodor Adorno, *Minima Moralia*, Paris, Payot, 1980, p. 37.

² « la familiarité est un accomplissement, une *én-ergie* de la séparation. A partir d'elle, la séparation se constitue comme demeure et habitation » Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, *Essai sur l'extériorité*, Paris, Poche, 1998, p.166.

Cet habiter limitrophique institue l'idée d'une frontière-porte hantée par le passage et la rupture, provoquant ainsi le possible/impossible retour. Par une succession de partir/revenir, d'apparition/disparition, de rupture/liaison, de dislocation/localisation, la séparation va se concrétiser à travers et à partir d'une intimité et donc rendre possible le travail du recueillement et l'être dispersé hors de chez soi va chercher l'être de l'habitation à travers une venue vers soi, de sorte qu'un pas-chez-soi fait appel à un chez-soi ; sur le mode non d'une quiétude familière mais d'une inquiétante étrangeté. Le « familier » devient d'une part un « non-familier » inquiétant qui nous rejette hors de la quiétude et l'« étranger » souhaite d'autre part accéder à un « familier », qui sans cesse va œuvrer dans un devenir d'une « étrangeté familière ».

Dans sa dislocation, l'être séparé devient un être étranger qui demeure quelque part, et face à une inquiétante étrangeté, il va habiter et sera posé *dans* et *au* monde dans un rapport de séparation. Entre la douleur et le désir du retour, le déracinement devient son véritable séjour, il n'est plus une misère, mais « le seul *appel* qui invite les mortels à habiter »³.

En définitive, le déracinement dans sa nature de faire apparaître les racines, va inviter à un habiter possible et par sa force mortifère va chercher un nouveau enracinement. Mais quand les racines sont violemment arrachées et entièrement abimées, le non-retour devient-il inéluctable ? Quand l'homme voyageur s'éloigne loin de ses racines et ne revient pas, le déracinement devient-il proprement destructeur ?

Un entre-deux « inhabitable » déjà là

Beyrouth a toujours représenté ce danger de l'effacement, de la perte, de la disparition, de l'exil et de la destruction. L'habitant de Beyrouth se trouve dans un dé-racinement destructeur de l'être face à l'impossibilité d'un « habiter » chez soi. La fabrique de la ville devient un enjeu politique où la mémoire, la trace, l'oubli, l'identité constituent un sentiment d'incertitude entre la peur d'une disparition et l'urgence de l'ineffaçable. Quand l'homme a détruit ses milieux habités et a fait disparaître ses lieux de rencontre et de souvenirs, ses traces, ses repères, ses places de sociabilités, ses lieux d'affects et d'émotions, son monde devient un non-monde inhabitable. Entre l'impossibilité de « faire monde » et la possibilité d'inventer ou de réinventer des mondes possibles, il est aujourd'hui essentiel d'interroger l'être de la ville de Beyrouth à l'interface entre le monde et l'immonde.

Suspendues entre deux mondes, celui d'un passé malheureux prêt à se réveiller et d'un avenir incertain, la ville confrontée à la destruction, à la disparition et au déracinement peut-elle encore fabriquer une forme de régénération post-traumatique inclusive et responsable ? Comment dans sa fragilité inhérente, Beyrouth se positionne-t-elle face à l'humain, à la résilience de ses milieux de vie ? Entre le meurtrier et la victime, comment Beyrouth se

³ Martin Heidegger « Bâti, habiter, penser », in *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1980, p. 193.

situe-elle face à la fabrication d'un crime parfait ? Peut-il advenir encore des nouvelles formes esthétiques et éthiques de cohabitation et de coexistence dans une telle ville sinistrée ? Y a-t-il possibilité de réinventer une nouvelle fabrique post-traumatique vis-à-vis d'un pardon difficile, d'une promesse souhaitée et d'un deuil impossible ? Face à l'impossibilité d'un « habiter » chez soi et d'un exil malheureux, comment pouvons-nous mettre en récit l'hospitalité, réfléchir des mondes de possibles, refaire ville autrement, penser à de nouvelles manières d'habiter, de cohabiter, de partager des milieux de vie ?

Beyrouth, comme identité multiple, plurielle ou singulière, ville reflétant l'identité « du même » ou l'« identité de l'autre », ville en attente, ville en suspens qui demeure une expérience sensible de notre présence au monde, se situe entre rupture et attachement, pardon et promesse, familier et étranger, hospitalité et hostilité.

Le seuil de déploiement, un vertige en résonance

La pensée du *partir/revénir* oscille entre l'abri familier et l'inquiétant dehors étranger, elle se trouve absorbée par une douleur qui crée une forme de fragilité et nous amène à réfléchir notre manière d'être dans une pensée du prendre soin, de construire le soin, voire fabriquer un soin par rapport à nos vulnérabilités. Nous humains, nous habitons dans ce rapport fusionnel du partir/revénir, entre l'*oikos* qui signifie demeure, abri, sécurité et appelle à l'« habiter » et le *poros* qui signifie accès, ouverture et passage et suppose le « traverser ». Il n'existe pas d'*oikos* sans *poros* ; l'habitation ne peut avoir lieu sans passage. Les phénomènes du *entre* et de l'*ailleurs* deviennent essentiels quant aux possibilités des liaisons d'une vraie habitation : limite-passage, limite-épaisse, limite-mobile, limite-profonde.

Le concept du seuil sollicite ce monde dans lequel l'humain va irrémédiablement partir et revénir. Habiter le seuil, c'est accepter de demeurer entre l'ici et l'ailleurs, le familier et l'étranger, le dedans et le de-hors, l'abri et le risque, la demeure et l'errance. Le seuil « porte l'entre-deux » selon les mots de Heidegger penseur de l'habitation de la terre ; cela désigne essentiellement la notion de la limite, marquant le passage à un état différent : recommencement, renaissance, reprise, renouvellement. Ce passage d'un monde à l'autre nous oblige à traverser des mondes et à transformer des mondes ; nous traversons des mondes et nous nous transformons. Le seuil porte en lui la métaphore du pont et de la porte, et interroge la possibilité d'un passage ; nous sommes des passagers sur terre et nous habitons des passages *entre*.

Habiter c'est être *entre*, davantage que être *dedans*. Le monde du seuil porte en lui la force du dedans, du proche, du propre, du repos, du repli, du domestique, de la table, des murs protecteurs et du lieu du feu qui accueille et enveloppe l'être mais en même temps l'image de la jungle, de la rue, de l'impropre, de l'étranger, d'un dehors incertain. Cet *entre* devient le passage, la limitrophie ou la frontière-porte qui permettent la séparation mais aussi la liaison entre le dedans et le dehors, entre le Moi et l'environnement. Dès lors, l'*entre* est ce qui permet une véritable habitation. Le phénomène de l'habiter

devient essentiellement lié à cet entre-deux, cet entre-ouvert, cet entre-soi, cet entre-ailleurs. La substance de l'*entre* renvoie à la limite. Nous sommes des êtres limitrophes qui habitent « à la limite de », plongés d'une part dans un recueillement de l'intimité et d'autre part jetés à l'hostilité du dehors. Le nomade habite la limite sans laisser de traces, en même temps qu'il se « reterritorialise » il se « déterritorialise ». Ce sont les limites mobiles et poreuses, ouvertes à l'illimité qui s'approprient le nomade. Il ne possède pas un véritable « chez soi », néanmoins il est continuellement chez lui. Il quitte le lieu en l'habitant. Son habitation est un mode propre de séjourner en marche sur le seuil pour se rapprocher au-dehors. Résolument « autre », le seuil devient alors ce lieu habité où l'homme est à la fois chez soi, dans l'être du dedans, mais aussi dans le monde.

La question de la limite est donc déterminante ; grâce à son pouvoir de créer séparation et liaison (ce qui explique sa profondeur), elle construit des milieux. Du latin, *limes, limitis* la limite signifie : chemin, sentier, voie, route, soit un « chemin bordant un domaine », un « chemin de traverse », un « sentier entre deux champs » et par extension la « frontière, ce qui limite, délimite » et renvoie à la *trace* (le tracé de la frontière) et au *limus*, oblique. Il ne s'agit plus d'une muraille à clôturer mais bien à franchir et également un chemin à suivre, voire un « seuil »⁴, (*linen*).

L'exilé, un inconnu au-delà la frontière

Habiter, c'est habiter à la limite de l'*oikos* et du *poros*, du familier et de l'étranger. Une intrication qui ouvre à l'inhabitable. Quand le « chez moi » « chez l'autre » fabriquent un irréductible rejet d'une altérité de l'autre et chez l'autre par rapport à un « chez moi » ouvert à l'hostilité, le seuil devient aliénant, un pas sans retour. Ce presque « sans retour » rejette toute forme esthétique du seuil qui n'est plus une esthétique fondée sur l'ouvert et l'hospitalité mais sur un enfermement malheureux incapable de fabriquer des mondes désirables.

Il ya possibilité d'habiter quand dans l'in-habiter, moi humain, je trouve dans le partir/revenir la substance d'une apparition-disparition, là où l'homme (en de) hors de soi va conférer à son milieu une existentialité. Henri Maldiney corrobore cette philosophie de l'habiter : Nous sommes originairement « hors de ». Pour savoir vraiment habiter il faut aussi inhabiter.

Habiter, c'est *ex-sister* et se manifester « hors de ». « Exister », en latin *existere, sistere* : « se tenir hors de », en avant de soi⁵. *Ex* (hors) signifie transcendance. Ainsi exister, c'est se tenir « ouvert » et d'autre part se tenir sur terre. Le concept d'ouverture est inscrit dans le terme même « exister » qui signifie donc : « être placé hors de son propre être, hors de soi-même ». Habiter

⁴ Étymologiquement, le mot *seuil* représentait (vers 1170) une : « Pièce de bois ou de pierre au bas de l'ouverture d'une porte ». La même signification se poursuit jusqu'en 1400. En 1630, le mot commence à désigner la notion de frontière : « limite marquant le passage à un état différent ». Cf. *Trésor de la langue française*, 2014.

⁵ Henri Maldiney, *Existence, Crise et création*, Paris, Encre Marine, 2001, p. 76.

désigne : habiter dans une ouverture d'un lieu, habiter dans l'ouvert, habiter en poète.

Cela veut dire qu'il y a possibilité de sortir, une possibilité de faire disparaître, de disparaître, une possibilité d'une rencontre, d'aller ailleurs, d'une fuite. Ces possibilités d'un ailleurs deviennent une condition essentielle de l'habitation où l'habiter fait appel à l'inhabitable. Habiter n'est pas une situation stable ou un simple enracinement, mais devient un nouveau mode d'être à l'espace de la dislocation. Le rapport consubstantiel entre passage et habitation invite le vagabond d'entrer en errance, d'être en errance, de voyager, d'aller de séjour en séjour. Il habite du fait qu'il ne se tient pas justement là, et n'est pas totalement présent là, il ne dispose pas d'un logis, mais il devient complètement habitant puisque c'est dans le *entre* qu'il va vivre l'expérience de l'habiter. La joie et l'exaltation accompagnent la marche du nomade et de l'errant. Dans le désert, il y a des oasis ; il existe des possibilités d'une véritable habitation dans un monde inhabitable qui ouvre et invente un nouveau monde, qui s'ouvre à des nouvelles rencontres avec l'Autre. Être *entre* et pouvoir passer *ailleurs*, amènent l'homme dans un véritable habiter de faire le deuil de l'enracinement.

Ne pas être attaché à un lieu, à une patrie ou quitter le sol ancestral, cela nous amènent à accepter l'éloignement à l'étranger. L'exil comme condition essentielle de l'habiter cherche à habiter le déracinement. Michel Haar l'explique : « La demeure est dans l'exil »⁶. L'inhabitable évolue désormais vers un véritable habiter quand l'habitation n'est plus nôtre. Pour savoir véritablement habiter, il faut aussi inhabiter. Ce séjour s'adresse au seuil sacré de l'habiter humain situé davantage dans le lointain que dans le proche ou dans l'attachement, vers l'étranger que le familier, vers la terre d'exil que la terre natale, à l'errance qu'à la demeure. La possibilité de cet ailleurs devient l'instant d'une véritable habitation ontologique qui se situe entre le « n'est plus là » et ce qui est « à venir », interrogeant l'inhabitable dans sa dimension proprement existentielle.

Cette manière d'être, *éthos* consiste à être toujours en partance, à vivre à la fois au présent et au futur. L'homme voyageur n'est pas dans le *ici* ni dans l'*ailleurs*, il habite le *ici* et l'*ailleurs*, il est à cet entre deux, à la rencontre avec l'Autre. Il existe *avec* et *par* son déplacement.

Pascal David explicite un rapprochement ontologique de l'habiter entre la maison et le chameau. « Il y a un balancement entre la « maison » et le « chameau ». La vie ne doit pas être entièrement et définitivement « maison », car on croulerait sous le poids du fixé et du définitif, de l'ordre et du rangement ; mais elle ne doit pas être non plus entièrement « chameau », car un

⁶ « Si pour Hölderlin l'exil hante la demeure, pour Saint-John Perse la demeure est dans l'exil » Michel Haar, « La demeure et l'exil : Hölderlin et Saint-John Perse », in D. Horia, J-P. Raynaud (éds.), *Les symboles du lieu. L'habitation de l'homme*, Paris, Cahier de l'Herne, numéro 44, 1983, p. 26.

voyage permanent transformerait le rêve en une prison en mouvement. La vie est à la fois la maison et le chemin ! »⁷

L'arrachement et la beauté de l' « ouvert »

À l'image de l'arbre qui fouille les profondeurs cachées du sol pour se fixer, la maison présente essentiellement cette géographie de l'intime. Habiter la terre natale, la maison maternelle associée aux caresses, habiter en relation avec le monde, habiter en ménageant le *Quadriparti* (Heidegger), habiter *entre*, habiter *avec*, *ensemble* et *encore* appellent implicitement dans l'habiter familial et intime l'immédiateté d'un exil jusqu'au déracinement.

René Char quant à lui parle d'un monde inhabitable où il pourrait y avoir des moments de véritables existences dans le déracinement, où la fragilité évolue vers une expérience ontologique de la demeure de l'homme et de son habitation. « Habite et n'habite pas ta maison » écrit-il dans *Feuillets d'Hypnos*.

Toutefois, dans le déracinement, nous ramenons une partie de nos racines avec nous pour échapper au dessèchement intégral, à la non-habitation ou à la mort de l'être. Dit en synthèse avec Michel Haar, « l'exil doit, pour ne pas aboutir au déracinement, fatal à l'âme, conserver l'attache avec le propre, avec la finitude »⁸.

Les racines de l'arbre ne doivent pas être abîmées lors de son déplacement. La fragilité et le risque de dé-placer un arbre réside dans ce phénomène existentiel. Le prendre soin dans le sens d'arracher l'arbre à son milieu, de le fixer profondément dans la terre et lui faire prendre racine n'est pas sans risque. C'est une manière d'habiter véritablement les lieux et les maisons d'enfance où nous partons et qui continuent à exister dans notre mémoire, mais aussi il faut savoir les ré-habiter après le voyage de retour de l'expulsé. Entre l'acte de dé-raciner un arbre et de l'en-raciner, c'est la fragilité de son dé-placement qui réside dans un état *entre* le « avant » et le « après ». Ni enracinement, ni déracinement, c'est le racinement qui devient la source et le fondement de notre être habitant. L'habitant habite dans cet entre-deux : entre sa maison natale ou l'ancien chez-soi d'un côté et son lieu d'exil étranger et non familial qui constitue difficilement un chez-soi ailleurs. Entre l'enracinement et le déracinement, l'enjeu ici est de prendre racine, de prendre soin de la « maison » de l'autrefois, du « chez-soi » ailleurs et de l' « habiter » par rapport à autrui. Habiter en lien avec une forme de pensée du déracinement exige réellement un retour. Habiter en des lieux où sont nos racines nous oblige à savoir quitter ces lieux, nos maisons, sans abandonner définitivement nos racines, pour que ces lieux ne désertent pas totalement nos souvenirs parfois traumatiques.

L'arbre par ses racines présente en même temps cette force d'attachement au sol, d'enracinement, de ressources, d'identité mais aussi une

⁷ Marc-Alain Ouaknin, *L'Alphabet expliqué aux enfants*, Paris, Seuil, 2012, p. 108.

⁸ Michel Haar, « La demeure et l'exil : Hölderlin et Saint-John Perse », in D. Horia, J-P. Raynaud (éds.), *Les symboles du lieu. L'habitation de l'homme*, Paris, Cahier de l'Herne, numéro 44, 1983, p. 28.

invitation au voyage, à l'arrachement à soi-même. C'est l'arbre qui permet de fabriquer la pirogue. C'est entre l'un et l'autre et dans cet entre-deux déchirant que le seuil ouvre à un habiter ontologique d'un lieu-limite qui devient une condition d'instabilité, refusant toute forme d'enracinement immuable. Contraint d'abandonner le ventre maternel, l'homme cherche une fuite hors de soi pour retrouver sa demeure.

Cette forme d'existentialité liée à l'habitation est un mode propre de se livrer au-dehors, hors de l'être de la maison, mis à la porte jusqu'au terme du voyage. Pour Benoît Goetz « Habiter n'est en rien posséder, s'installer, se protéger. C'est au contraire s'exposer au-dehors »⁹. Habiter a donc trait au possible et à l'ouvert : être exposé au dehors, se tenir « ouvert » aux possibles, s'élancer dans le vide, marcher, se projeter en avant, faire un saut dans l'inconnu, se tourner vers l'avenir, exister hors de nous-mêmes, se jeter dans le monde. Dans cette ouverture originare, l'homme trouve dans son être l'émergence de quelque chose de nouveau qui engage à « re-commencer », à « re-prendre » le passé vers « l'à-venir », à travers une suite de déchirures nécessaires et fécondes. Être déchiré, devient une façon de renaître autrement. Naître est une déchirure organique et psychique, une rupture. L'homme déchiré est un être des ailleurs, il participe à une véritable réalité : ses « manières d'apparaître » et ses « manières de disparaître » sont nécessairement des reprises de douloureuse déchirure.

Le bouleversement du retour

Aujourd'hui, il y a un tournant, un devenir malheureux et fragile dans notre façon de vivre et de demeurer, dans notre manière d'habiter en relation avec un lieu, dans notre attitude envers les autres et dans le monde, dans notre manière de fabriquer notre déracinement. Nos déracinements deviennent parfois des déchirements absolus qui appellent la mort. Produire de l'oubli, détruire la trace, faire disparaître les possibilités du souvenir sont désormais la substance d'un monde déraciné, des générations disparues et perdues, des génocides, des existences brisées, des mémoires atrophiées, des amnésies provoquées, des consciences traumatisées, des souffrances exacerbées, des silences ignorés.

Penser l'enracinement en lien avec le déplacement fait exister un monde. Pour l'être déchiré, le véritable habiter devient un lieu du partir/revenir, oscillant entre l'impossible demeure, l'inquiétant départ et le difficile retour. Christophe Pecqueur va en ce sens, lorsqu'il précise que « l'habitation repose sur une dialectique de l'enracinement et de l'exil, de la demeure et de l'errance »¹⁰. Le départ va faire appel au désir d'un possible/impossible retour à

⁹ Benoît Goetz, *Théorie des maisons. L'habitation, la surprise*, Paris, Verdier, 2011, p. 26.

¹⁰ Christophe Pecqueur, « Les difficultés à habiter, approche anthropologique et clinique de l'habiter », in M. Lussault, C. Younes, T. Paquot (éds.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La découverte, 2007, p. 357.

la demeure natale, ce monde protégé et regretté de l'enfance. Retour à l'origine, retour natal (Hölderlin), retour à la source, retour à l'abri, retour vers l'intériorité, retour à l'habitation poétique, retour vers une intimité, retour au site originel (Michel Haar) retour au grenier (Gaston Bachelard).

Comme il y a un savoir de construire et faire maison, un savoir de quitter nos lieux, d'enterrer soigneusement nos morts, de quitter notre terre, il y a aussi une manière de retourner au sol originel, de se projeter en avant ou devant soi, conférant à la conception du partir/revenir une épaisseur existentielle pour faire apparaître la présence de l'absence. Revenir à ce familier qui n'est plus le meilleur désirable est considéré comme *étrangement inquiétant* selon Freud. Retourner sur un lieu pour retrouver des traces sur le véritable sol qui nous appartient, les odeurs d'une maison familiale, les effluves d'armoires, les sensations de chaleur ou de froid dans les coins intimes, l'écho d'un cri, les objets-souvenirs des greniers, le silence de la nuit, l'empreinte sur un mur, cela appelle à la fois de rester *là* mais à la fois é-loigné dans le *là*. L'éloignement va se mesurer ainsi au familier et à l'attachement. Le revenant, cet « in-quiétant », dés-abrité, expulsé, jeté dans le monde, hors de ses limites exposé au déracinement va s'ouvrir à la maison natale et à la joie d'un retour chez soi, il peut se trouver de nouveau un séjour, un refuge contre l'inhumain, contre le dernier exil profondément bouleversant, contre le déchirement définitif.

À la limite d'un retour souhaité, d'un non-retour ou d'un impossible retour, Beyrouth tend à fabriquer incessamment ce qui est de l'ordre d'une « disparition en formation ». Situé entre le passé d'un crime, l'avenir d'une attente d'un pardon et d'une promesse souhaitée, l'exilé/revenant va chercher à faire émerger les traces du passé pour les projeter dans un monde renaissant.

La fabrication du soin et la notion de responsabilité à l'encontre des phénomènes post-traumatiques à Beyrouth renforcent notre rapport au monde afin de régénérer des lieux en réconciliation qui appelle à une reprise qui se produit comme une ressaisie d'un passé et en même temps une répétition en avant, c'est-à-dire comme forme de passage, comme source d'une possibilité. Fragilité, pardon, promesse, deuil, prendre soin, et rebond sont consubstantiels à l'épreuve de cette reprise. La reconstruction de la mémoire va participer à la fabrique d'une nouvelle forme de pardon possible afin d'imaginer de nouvelles manières esthétiques et éthiques d'une ré-invention post-traumatique entre attachement et rupture, proche et lointain. C'est de l'exil au retour, de l'ici vers l'horizon, de « l'éloignement du proche et de la proximité du lointain »¹¹ que le travail de deuil va être enclenché et ainsi permettre de se réconcilier avec l'idée de l'arrachement à la maison et de l'inquiétant dehors. Quand le dé-racinement fait appel à l'en-racinement, le séjour devient ce seuil d'un habiter élémental où le recueillement, œuvre d'une séparation, célèbre une nouvelle ouverture dans le partir/revenir. Levinas l'explique : « simultanément dehors et dedans, il va au-

¹¹ Henri Maldiney, *Regard, Parole, Espace*, Paris, Cerf, 2012, p. 227.

dehors à partir d'une intimité. D'autre part, cette intimité s'ouvre dans une maison, laquelle se situe dans ce dehors »¹².

Habiter devient donc essentiellement lié à cet entre-ouvert d'une possibilité de reprise pensée comme mouvement, passage et ouverture, comme reliance et réconciliation. Il s'agit d'une invitation à ré-inventer des nouvelles possibilités écosophiques, ré-inventer nos milieux fragiles, ré-inventer un monde en réconciliation, ré-inventer la terre par un « inventer autrement » nos milieux humains. Un mouvement de re-liaison, ré-conciliation, ré-invention, re-naissance, re-création, re-nouvellement, re-commencement, re-devenir, re-souvenir, re-tour appelle à ces nouvelles possibilités de co-habitation ontologique entre architecture, milieu et environnement humain. Le préfixe (re-) questionne le sens des récits des nouveaux mondes, il est ce qui a trait aux apparitions possibles comme instrument pour ré-générer et ré-humaniser le monde et le rendre habitable, heureux et équitable.

Cela nécessite une nouvelle manière d'être au monde, à savoir une nouvelle façon de penser la ville et d'être à la ville, de cohabiter notre maison la terre, de co-inventer nos milieux habités, de se re-positionner par rapport à de nouvelles manières d'être en commun pour se lier aux nôtres et aux autres, de re-construire des esthétiques de co-habitation, de sauver la mémoire dans une ville en dissolution/formation, capable de se construire par ses traces : des traces en formation, des traces en disparition, des traces en apparition. L'apparition de la disparition ouvre à cet enchantement possible entre blessure, fêlure, reconstruction de liens et renouveau. La trace devient dès lors un témoin d'une expérience de vie, créant une pensée inhabituelle de l'habitation : un mode d'habitation et d'inhabitation. Mais quand la trace n'est plus, elle va apparaître finalement comme une présence de l'absence ; la destruction se dédouble et se multiplie à l'infini : détruire la destruction, faire disparaître la disparition est la catastrophe de la catastrophe.

La trace profonde

C'est le schéma raciner (naître) – dé-raciner (partir) – dé-placer (risque, danger) – en-raciner (revenir) qui articule l'homme à la terre qu'il habite selon un certain rythme de déchirures intimes et douloureuses. Véritable condition, il est capable d'« inhabitation », c'est-à-dire il est en permanence à la recherche d'*in-habiter*, d'*ex-sister*, d'*habiter* malgré tout, de se dé-raciner, de s'ouvrir au monde, de se projeter ailleurs, d'être hors de soi, d'être exposé au vulnérable mais aussi de revenir vers ses traces. « "Habiter", écrit-Ivan Illich, c'est demeurer dans les traces que laisse notre vie et par lesquelles nous remontons toujours dans la vie de nos ancêtres »¹³. C'est par une succession de métamorphoses entre apparitions et disparitions, destruction et survie, exil et retour que l'habiter devient possible. Habiter un lieu ouvert à l'exil mérite d'être

¹² Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, *Essai sur l'extériorité*, *op. cit.*, p.166.

¹³ Ivan Illich, *H₂O. Les eaux de l'oubli*, in *Oeuvres Complètes Tome 2*, Paris, Fayard, 2005, p.469.

posé comme l'instant d'une habitation humaine. Benoit Goetz dans *La Théorie des maisons. L'habitation, la surprise* revient sur les mots de Lévinas : « Mais il y a possibilité d'instant de vraie habitation »¹⁴.

L'exilé/revenant, cet homme de la rêverie poétique déposé dans le « berceau de la maison » (Bachelard) qui « habite près de » et qui se donne un monde déjà-là habitable, où « se blottir tranquillement dans les recoins de maisons en ruines »¹⁵ est essentiel, demeure un être enraciné et ne s'éloigne que pour y retourner et trouver ses traces profondes, ses marques, ses déchirures, ses vestiges, ses trous, ses poussières, ses ombres, ses écritures, ses blessures, ses cicatrices, ses fragments, ses cris, ses échos, ses odeurs, ses caresses, ses racines...

Véritablement transporté dans un ailleurs, il rentre toujours trop tard.

Résumé

Habiter est une condition propre de l'humain. Ouvrir la porte et partager la table dans un *chez soi*, nous ouvre à appréhender notre propre vulnérabilité et intimité. Notre sol ancestral nous expose parfois à la nature d'un déracinement inaliénable. Un rapport qui nous entretient avec le monde, à l'autre humain, à notre manière de se tenir au monde, à la façon dont nous établissons singulièrement notre demeure terrestre, peut conduire à l'impossibilité de partager nos lieux.

A Beyrouth, parler de l'exil, de l'errance, du déracinement, du déplacement, du dehors, du seuil, exprimer la colère, la douleur, mettre en récit notre habiter, notre maison, notre possible/impossible retour doit fabriquer des nouvelles alliances pour accueillir le visage de l'autre.

Considérée aujourd'hui comme l'*interdit*, l'hospitalité signifie à quel point cet autre peut devenir cet humain indésirable capable d'une forme d'ouverture. Sommes-nous aujourd'hui au seuil d'une nouvelle forme d'habitabilité ou fabriquons-nous plutôt d'autres conditions de l'inhospitalité ?

Liste de mots-clés

Habiter - exil - retour - dé-racinement - seuil - demeure - inhabitable - Beyrouth

Notice bio-bibliographique

Docteur en philosophie de l'université de Paris 8, architecte DPLG de l'ENSA Paris La Villette, Joseph Nasr développe, à l'interface entre architecture et philosophie, une expérience académique et des cycles d'enseignement qui s'inscrivent à la fois dans le champ du projet architectural et de ses théories. Qualifié en 2023 par le CNECEA aux fonctions des maîtres de conférences des

¹⁴ Emmanuel Lévinas, *Dieu, la mort et le temps*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 115.

¹⁵ Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, Paris, Société du Mercure de France, 1901, p. 133.

ENSA, enseignant-chercheur et membre-chercheur de l'équipe d'accueil 7684 - GERPHAU (philosophie architecture urbain) de l'ENSA de Paris La Villette, ses recherches questionnent le domaine de l'architecture et de la philosophie, des disciplines en osmose et à la genèse de notre « savoir habiter » et de notre « être à l'espace ».

Auteur de plusieurs publications, il est engagé dans des thématiques de recherche qui portent sur les conditions de notre "habiter", interrogeant une ouverture qui fait naître une attitude éthique et une possible réinvention des pratiques architecturales et philosophiques. Ses recherches interrogent l'architecture à partir d'une pensée phénoménologique sur le devenir de notre environnement qui concilie nos « responsabilités » pour un « habiter autrement » et un « (a)ménager autrement » nos milieux habités.